

Liaison

Les dessous de CANO

Daniel Marchildon

Numéro 111, été 2001

URI : id.erudit.org/iderudit/41656ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN 0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marchildon, D. (2001). Les dessous de CANO. *Liaison*, (111), 16–17.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Les dessous de CANO

Daniel Marchildon

Ce superbe film documentaire fait pour la télévision raconte «une histoire que vous ne connaissez probablement pas. [...] Mais c'est une histoire importante, triste parfois, tragique en fait, et drôle par moments aussi. Mais c'est une histoire que tous les francophones de ce pays devraient connaître. En fait, que tous les gens de ce pays devraient connaître». Cette introduction du journaliste Michel Gratton, l'intervieweur et le narrateur du film, nous fait comprendre que, peu importe notre degré d'intérêt et de connaissance par rapport au mouvement culturel CANO et au groupe musical du même nom, ce documentaire saura à la fois nous instruire et nous émouvoir.

Tous les éléments du drame se conjuguent avec le groupe musical CANO : une montée fulgurante, une tragédie et un important legs culturel.

Le documentaire nous ramène à Sudbury, au début des années 70. Un groupe de jeunes se rassemblent à l'Université Laurentienne et se mettent à créer, avec toute la vigueur d'un peuple trop longtemps réduit au silence, du théâtre, de la

musique, de la poésie, etc. En 1971, la Coopérative artistique du Nouvel-Ontario (CANO) voit le jour et engendre, entre autres, CANO musique, qui produira six disques en neuf ans. Après de nombreuses tournées et la sortie de son deuxième disque, CANO se prépare à prendre sa véritable envolée. Or, en 1978, l'âme du groupe, André Paiement de Sturgeon Falls, se donne la mort à l'âge de 28 ans.

L'idée de ce documentaire a germé chez Pierre Touchette, producteur d'Amérimage-Spectra Inc., une entreprise privée à Montréal, se spécialisant dans la production d'émissions de télévision liées aux arts de la scène, et Bruno Beaulieu de TFO. Or, la production du film, centré sur l'histoire d'André Paiement, n'a pas été facile. «C'est comme si on ramenait à la surface de vieux souvenirs qui ne sont pas toujours heureux», explique Pierre Touchette.

Le documentaire met tout de même en scène les principaux intervenants de l'époque, à l'exception de Rachel Paiement, la seule femme du groupe, et la sœur d'André Paiement, douée d'une voix extraordinaire, qui ne veut pas revivre des souvenirs douloureux. Michael Gallagher, le directeur artistique de CANO, constitue le principal témoin du film. Il raconte avec beaucoup de sérénité des expériences, comme la découverte du corps d'André Paiement, qui l'ébranlent toujours.

Photos : Michael Gallagher





«[Michael Gallagher] raconte avec beaucoup de sérénité des expériences, comme la découverte du corps d'André Paiement, qui l'ébranlent toujours.»

Ces témoignages contemporains sont appuyés de précieuses images d'archives, dont certaines très rares, comme celles de Rachel Paiement qui s'accompagne à la guitare lors de la première Nuit sur l'Étang en 1973. Dans certains cas, le réalisateur Marshall Johnson exploite habilement ce métrage d'époque, comme en associant une promenade d'André Paiement à la chanson «Dimanche après-midi» pour créer une espèce de vidéoclip. Cependant, parfois la qualité du son et du métrage tirés de concerts ne rendent pas justice à l'intensité d'un véritable spectacle du groupe dont le son éblouissant, tout à fait nouveau à l'époque, traduisait pourtant une réalité et une émotion bien nord-ontariennes.

Autre force de ce documentaire, de facture tout à fait classique : il met bien en contexte la francophonie ontarienne de l'époque et ensuite le mouvement CANO. Il peut donc intéresser et toucher autant les adeptes de CANO que celles et ceux qui ne le connaissent pas.

En fait, CANO demeure l'un des rares groupes canadiens à avoir connu autant de succès au Canada anglais qu'au Canada français et au Québec tout en chantant en français. Néanmoins, malgré le succès du groupe, les onze membres de CANO vivaient très mal de leur musique.

Après la mort d'André Paiement, CANO continue, en quelque sorte, pour perpétuer l'œuvre de son chef défunt. Mais, un deuxième choc, la mort subite du violoniste Wasyl Kohut, affecte le groupe peu après.

Le seul autre documentaire à rendre compte de ce phénomène culturel, *Notes sur une expérience collective* de Jacques Ménard, remonte à 1978. Plus de vingt ans après, ce nouveau documentaire a le recul pour nous donner un regard lucide sur CANO musique et sur ce qu'il représente encore pour nous.

L'émission diffusée l'automne dernier à TFO n'a pourtant pas reçu l'attention qu'elle méritait. Fort heureusement, TFO rediffusera le documentaire, en deux parties, au mois de juillet. Par ailleurs, la compagnie de disque de CANO a décidé de produire, pour l'automne prochain, un coffret regroupant quatre des cinq disques du groupe.

Enfin, souhaitons que ce documentaire soit montré dans les écoles secondaires de l'Ontario français et d'ailleurs, afin d'inspirer une nouvelle génération de créateurs et d'amateurs de culture. ●

Romancier et nouvelliste, Daniel Marchildon est aussi journaliste.